

être, vous vous êtes enfin décidée. Et, d'une voix qui tremble, avec des larmes dans les yeux, vous êtes venue me dire :

" Quittez-moi, mon ami, si vous m'aimez."

Ah ! vous ne m'aimez pas, vous, Thérèse. Vous voulez être pour les gazettes mondaines " la belle Mme Morand !..."

18 avril.

Cependant, vous m'avez aimé, Thérèse.

Rappelez-vous ce bal où je vous ai vue pour la première fois. Vous aviez une robe blanche d'un tissu léger, toute simple, serrée à la taille par un ruban de soie bleu pâle. La tête un peu renversée sur l'épaule gauche, vaguement souriante, vous avanciez au bras de votre père. Je vous voyais venir et nos yeux se sont rencontrés. Oh ! ce premier regard involontairement échangé et l'éclair d'émotion que reflétèrent vos beaux yeux à ma vue, je ne les oublierai jamais. Il s'était fait, à votre apparition, parmi les hommes qui m'entouraient, un silence de quelques secondes, un de ces silences qui disent clairement à une femme le triomphe de sa beauté. Vous étiez adorable. Grande et mince, souple et serpentine en votre démarche, la blancheur neigeuse de votre robe, confondue avec la splendeur liliale de votre gorge un peu haletante et de vos épaules, donnait à vos noirs cheveux des reflets bleuâtres sous l'intense lumière des lustres. A travers les longs cils de vos paupières mobiles, vos beaux yeux laissaient rayonner, sur vos joues pleines et délicatement allongées, sur vos narines frémissantes, sur vos lèvres, des clartés de jeunesse et d'intime joie.



O joie ! vous m'écrivez, Thérèse

Quand je vins vous solliciter pour la prochaine valse, votre voix eut, en me répondant, des inflexions si doucement caressantes, que j'en retrouve encore dans mes oreilles, en y songeant, la joyeuse et flottante musique. Entraînés dans le vertige de la danse, une même ivresse nous eut bientôt envahis. Votre taille frêle pesait mollement dans mes bras, votre souffle se mêlait au mien et, dans le tourbillon où nous roulait la frénésie de l'orchestre affolé, il me semblait que déjà je vous avais à moi, toute.

J'ai dansé bien des valses durant cet hiver. Jamais je n'ai éprouvé d'enivrement comparable à celui que me donna cette première valse avec vous. Et vous étiez si émue vous-même je vous avais si bien communiqué l'ardeur de ma muette adoration, qu'en revenant à votre place, vous avez laissé longuement votre main dans ma main.

20 avril.

Je le sais, Thérèse. Je ne vous ai jamais dit le " je vous aime " de la formule. Chaque fois que cette phrase consacrée, vrai prélude des fiançailles, me montait aux lèvres, une hésitation suprême arrêta dans mon gosier les sons qu'il fallait émettre pour la prononcer. Je me contentais de vous regarder et vos yeux arrêtés sur moi me disaient que vous aviez

compris ma pensée et que vous ne vouliez de moi, pour le moment, rien de plus que cet intime aveu silencieusement échangé.

Je savais les projets de vos parents sur vous. Pour vous obtenir, il fallait avoir une situation à l'abri de toute gêne. Aussi, étais-je résolu à acquérir, dans le monde des peintres, par quelque coup d'éclat, cette situation sans laquelle il était inutile de solliciter votre main. Et réellement j'étais plein d'espoir. Je m'imaginais que je me suis surpassé dans mes envois au Salon de cette année. Peut-être, dans quelques semaines, les feuilles volantes vont-elles porter mon nom triomphant aux quatre coins du monde... Mais à quoi me servira la gloire, puisque je ne vous aurai jamais ?

23 avril.

Un de mes bonheurs, quand je venais chez vous, vous vous en souvenez, Thérèse, c'était de vous écouter chanter. Je m'installais bien mollement dans un fauteuil ; votre mère brodait, et vous, assise devant votre piano, vous chantiez. Votre chant fluide et plaintif comme la mélodie d'une flûte de cristal, ou lent et grave comme les vibrations d'une lointaine cloche, s'envolait pour moi seul de vos lèvres, vous rendait comme aérienne et surnaturelle, et allumait dans vos yeux de fugitives flammes. Que vous étiez belle ainsi ! Quelles délices pour moi, lorsque, brisée d'émotion, vous abandonniez dans mes mains vos mains frissonnantes et m'écoutiez, ravie, vous dire les flottantes visions évoquées à mes yeux par votre voix au timbre d'or !

27 avril.

Toutes ces joies, Thérèse, je ne les aurai plus. Vos beaux yeux, où passent d'énigmatiques lueurs de rêve, garderont leur mystère voilé. Votre voix, toute frémissante de passion ignorée, ne m'arrivera plus que dans le lointain du souvenir, avec des résonnances d'or et de cristal. Un autre prendra dans ses mains votre tête charmante, et déposera sur vos lèvres les baisers de l'époux !

30 avril.

Vraiment, je m'efforce d'éloigner ma pensée de vous, d'écarter les visions supplicantes qui m'obsèdent. Toujours j'ai devant moi votre vivante image. Si j'avais la force de peindre, c'est votre tête d'une maigreur élégante, sans dépression de lignes, qui s'épanouirait sur ma toile ; c'est votre corps élégant dont mes pinces reproduiraient la flexible et onduleuse élégance.

Ah ! Thérèse, je ne sais pas si vous aurez eu raison de préférer le financier Jacques Morand au peintre Jean Clausier. Mais je sais bien que je vous aime mieux désespérément. Et quelque chose me dit qu'en somme, c'est moi que vous aimez.

6 mai.

Des heures et des heures passent. Des jours et des jours ont fui. Et je pense à vous, Thérèse. Je suis seul ici, dans ma maison, accrochée à mi-côte du rocher de Notre-Dame-des-Dons, d'où tous les miens s'en sont allés. De ma fenêtre, je vois l'immense horizon ouvert devant moi, depuis les premières collines calcinées du Gard, jusqu'aux derniers contreforts des Alpes, là-bas. A mes pieds le Rhône coule le long de la Barthelasse fleurie et verte. Une sorte de vertige m'envahit à suivre des yeux le continuel glissement des flots. Je reste ainsi des heures, inerte, sans autre pensée que la certitude, douloureuse comme une plaie qu'on irrite, de vous avoir à jamais perdue. Et vous m'apparaissez toujours, à travers les espaces qui nous séparent, comme le seul trésor des joies dont je ne jouirai jamais.

7 mai.

Ici, pourtant, cette vieille maison de ma

famille est pleine de souvenirs aimés. Leur évocation me donne presque un frisson religieux et me pénètre d'attendrissement sur moi-même.

Quand le désespoir qui me dévore me laisse le répit de penser, je remonte à ces jours inoubliables de ma seizième année où, comme des fleurs débordantes de sève et de parfums, mes facultés s'épanouirent au beau soleil de la jeunesse.



Maison où j'ai grandi, maison où j'ai pleuré

Ici, pour la première fois, j'eus au fond de mon être ces tressaillements de joie qui m'agitent devant le ciel bleu. Ici, j'entendis dans le vent secouant les feuillages des arbres de la Barthelasse l'ineffable musique des souffles errants. Ici, à écouter les flots du Rhône se briser contre les rives de l'île fleurie, je me suis initié à la mélancolie des eaux fuyantes. Ici me furent révélés le sourire des aurores, la majesté des couchants et le mystère inquiétant des nuits étoilées. Ici, pour la première fois, auprès des eaux bleues, je me suis enivré des muettes délices des rêveries où m'apparaissait l'idéale fiancée qui me viendrait !

Et la vierge évoquée, ardemment implorée, au bercement des flots fugitifs, sous les frémissants énamourés des feuillages, c'était vous, Thérèse, vous dont les yeux divins sont toujours devant mes yeux, vous que j'aime et qui ne serez jamais à moi, jamais !

8 mai.

O bonheur ! ô joie ! Vous m'écrivez, Thérèse, vous m'appellez auprès de vous !

" Venez vite, mon ami, dites-vous. Papa ne vous refusera pas, si vous me demandez à lui. C'est votre tableau qui a tout fait. Il est superbe, votre tableau. Tous les journaux en parlent. C'est l'événement du jour. Déjà, au vernissage, il y avait foule autour de votre *Fée au bord du Rhône*. Cela avait frappé papa. Il s'était même étonné de ne vous avoir pas vu à la maison depuis quelque temps. Puis, quand il a vu les journaux vous accabler d'éloges, il a dit : Décidément, il a bien du talent, M. Clausier. C'est un garçon d'avenir. Et quand papa a dit de quelqu'un qu'il a de l'avenir, vous le savez, il a tout dit. Je ne lui en ai pas demandé plus long. Mais je le connais. Au fond, je suis sûr qu'il serait enchanté de vous avoir pour gendre, si vous avez encore quelque envie de le devenir. Pardonnez-moi, mon ami, tout ce que j'ai dû vous faire souffrir, oh ! bien involontairement, et venez, venez vite. J'ai tant à vous faire oublier !"

Chère, chère Thérèse, oh ! oui, je pars, j'accours. Bientôt vous serez ma femme.

Et toi, maison de ma famille où je viens d'endurer mon douloureux martyre, maintenant que l'amour de ma bien-aimée m'ouvre le paradis, adieu, vieille maison. Malgré tout, tu m'as été douce, toujours. C'est derrière tes murs hantés de mes premiers rêves que je viendrai cacher mon bonheur. Je t'amènerai ma Thérèse. Et le seul rayonnement de sa beauté te transformera pour moi en palais enchanté, ô vieille maison où tous les miens sont morts, maison où j'ai grandi, maison où j'ai pleuré.

FÉLICIEN PASCAL.